

CHAPITRE 1

Un certain jour du beau mois de mai, à 16 heures, alors que le soleil illuminait tous les arbres du parc de notre majestueux lycée, je sortais tranquille, longeant la petite rivière où jacassaient les canards. J'achevais de partager avec vous, mes élèves de première, la joie de découvrir une page du *Rouge et le Noir* que vous aviez, vous, étudiée avec enthousiasme, parce que vous aviez compris que ce masochiste de Julien Sorel, c'était un peu vous, que la voie stupide qu'il s'était fixée dans la vie, celle de vouloir conquérir à tout prix un bonheur déjà là, à portée de sa main, était souvent aussi la vôtre ou la mienne. Comme lui, nous laissons tous parfois passer les opportunités qui nous sont offertes parce que nous ne pouvons pas nous détacher des buts que nous nous sommes fixés à tort : Julien Sorel, beau, charmant, aimé des femmes et même de beaucoup d'hommes, a réussi son ascension sociale, grâce à ses qualités naturelles et non aux « devoirs » qu'il s'est sans cesse imposés, en vue d'une réussite future, et qui l'ont empêché de jouir des joies du présent. J'étais heureuse de cette complicité entre vous, moi et Julien Sorel. Soudain j'entendis hurler la sirène des pompiers et le sifflement des voitures arrivant à toute allure. Quel contraste avec la paix de l'instant ! Et dans la cour du bâtiment A, celle par où doivent passer tous les élèves et tous les professeurs pour sortir du lycée, il y avait une masse de jeunes au milieu desquels gesticulait et hurlait François, un de mes collègues, qui espérait ainsi vous faire entrer dans les salles de classe au plus vite. En m'approchant de lui, je vis que tu gisais sur le sol de la cour, Claire, la tête ouverte. Tu avais du haut de tes dix sept ans et de la fenêtre du deuxième étage, voulu mettre fin à tes jours en

faisant le grand saut. Mais, hélas, tu n'étais pas morte sur le champ. J'ai aidé François à écarter les élèves qui risquaient de se faire écraser par les voitures des médecins et du SAMU. Et toi, pendant ce temps, tu disais à ceux qui essayaient de te sauver : « Vous êtes tous des cons ». C'était presque vrai, Claire, sauf que tu ne le disais pas à ceux à qui tu aurais dû le dire. Tous ceux qui sont restés auprès de toi auraient donné leur vie pour toi. Et pour cela je pense qu'ils ne méritaient pas ton mépris. Du moins je l'espère... Mais le méritaient bien toutes ces « grandes personnes » qui du haut de leur « raison » n'avaient rien fait pour t'aider, alors que toutes tes tentatives de suicide antérieures étaient autant d'appels au secours, traduits par ton entourage comme du « chantage » auquel il ne fallait pas prêter attention. J'en ai eu la preuve.

En effet, deux jours après, alors que se poursuivait à l'hôpital ton agonie qui devait durer huit jours, je déjeunais à la cantine avec quelques collègues, dont l'un était un de tes professeurs. Il nous a raconté tranquillement, entre deux bouchées de bifteck, comment, une semaine auparavant, il t'avait vue juchée à cheval sur la fenêtre d'une classe du deuxième étage, te balançant dans le vide, et il t'avait demandé de t'asseoir. C'est tout ! Aucun commentaire, aucun regret ! Il n'a pas cherché à savoir pourquoi tu mettais à ce point ta vie en péril. Et il a narré cette « anecdote » avec autant d'indifférence que s'il avait parlé de son repas de la veille au soir. A ce moment, Dieu me pardonne ! j'aurais voulu l'étrangler !

Mais les adultes quelquefois s'émeuvent aussi. Les parents et les professeurs de tes compagnes se sont tellement émus quand ils ont vu pleurer les enfants sans cesse, après ton suicide, qu'ils ont fait un petit miracle. Ils ont réuni en deux ou trois jours assez d'argent pour envoyer toute la classe huit jours aux sports d'hiver. Mais quelle leçon leur

ont alors donnée tes camarades ! Tout ne s'achète pas, et surtout ne se répare pas avec de l'argent. Tes amis ont refusé ce cadeau : ils ne se voyaient pas rire dans la neige, faire du ski à la montagne pendant que tu vivais ta mort à l'hôpital !

J'ai passé tout près de toi, Claire, en compagnie de ton conseiller d'éducation (et nous étions alors tous deux presque aussi morts que toi) une heure et demie, avant que le SAMU puisse te transporter à l'hôpital. J'ai reparlé de toi à ce conseiller d'éducation qui aimait tant, comme moi, les enfants, et qui a tant souffert de n'avoir pu empêcher ta mort.

Je lui laisse les dernières paroles de ce chapitre :

« Ce qui me réconforte un peu, c'est de voir que le petit cerisier, que nous avons planté à l'emplacement où Claire est tombée, fleurit chaque année ».

CHAPITRE 2

Mes souvenirs de professeur ne sont, heureusement, pas tous douloureux. Durant les trente six années de mon enseignement j'ai eu la grande chance de pouvoir bien connaître mes élèves, parce que, enseignant à la fois le français et le latin, je passais de huit à dix heures par semaine avec eux. Pourtant le Proviseur m'a confié une fois une classe de latin en première, qui avait un autre professeur de français que moi. C'est dire que je n'avais pas la même intimité avec ces jeunes qu'avec les autres. Mais ils étaient une dizaine ce qui me permettait d'être attentive à chacun d'eux. L'une d'entre eux, Isabelle, fort bonne élève de latin, paraissait toujours triste. Une jeune fille blonde, assez jolie, bien vêtue, intelligente mais si mélancolique que je me suis tout de suite posé des questions à son sujet. Vous me demanderez quel est le rapport entre le latin et la joie de vivre ! C'est que je pense sincèrement qu'on ne peut rien étudier sans joie. Et bien sûr le professeur doit veiller au bonheur de ses élèves, même quand il leur demande de revoir la grammaire. Ce n'est pas facile tous les jours ! Mais cela me paraît indispensable.

Chaque fois, donc, que j'examinais de près Isabelle, je me posais des questions sur son absence évidente de joie de vivre. Et je n'osais rien lui demander. Un jeune de quinze ans s'effarouche vite si on lui pose des questions directes et je ne voulais pas me montrer indiscreète. Les mois passaient. Isabelle obtenait toujours des seize et des dix-huit à ses devoirs de latin mais son moral pouvait être noté en dessous de zéro. Un jour j'eus l'audace de lui parler. Je lui dis :

— « Peut-être est-ce que je fais erreur mais il me semble que vous êtes triste. Si je me trompe, excusez-moi et n'en parlons plus, mais si j'ai raison, puis-je faire quelque chose pour vous ? »

Elle me répondit qu'elle serait heureuse si je voulais bien la recevoir chez moi avec sa mère. J'avais en effet l'habitude de proposer aux parents d'élèves de les recevoir dans mon salon : d'une part on y est plus à l'aise que dans un parloir (quand le parloir est libre !) ou dans un couloir, d'autre part cela permet aux personnes qui travaillent de venir le soir.

Je vis donc arriver un jour une dame en furie suivie d'Isabelle. Elle me demanda, indignée, pourquoi je la faisais venir.

— « Ma fille n'est-elle pas une bonne élève ? »

— « Si, lui répondis-je, mais il me semble qu'elle est triste ».

Je la vis interloquée. Un professeur a-t-il l'habitude de parler aux parents des sentiments de leurs enfants ? Aussitôt elle protesta :

— « Isabelle a chez moi tout ce qu'elle désire, elle ne manque de rien ! »

Cette brave dame confondait le bien-être matériel et le bonheur, et il m'était difficile de lui faire un cours de psychologie pour lui expliquer la différence entre ces deux notions quand Isabelle vint à mon secours :

— « C'est vrai, maman, je suis triste. Je suis triste, parce que cela fait un an que j'essaie de te parler et tu refuses de m'entendre ».

A ce moment j'ai coupé court à l'entrevue. Leur dialogue était entamé et pouvait se poursuivre sans moi.

Quelle ne fut pas ma surprise lorsqu'une quinzaine de jours plus tard, je vis arriver chez moi, un soir, Isabelle et sa mère, chargée d'une immense gerbe de fleurs.

— « Vous avez sauvé mon *fil*s » me dit la mère.

— « Comment aurais-je pu sauver votre fils, puisque je ne le connais pas ? »

— « Il y a plus d'un an qu'il se droguait et qu'Isabelle essayait de me le dire. Mais moi, par peur, j'évitais de l'écouter. Actuellement nous avons parlé de ce problème en famille, et mon fils accepte de faire une cure de désintoxication ».

La moralité de cette histoire est double : il faut se méfier lorsque le latin rend triste au lieu d'apporter un épanouissement - et les cours de latin peuvent conduire à tout : même à sauver ceux qui ne les suivent pas.

CHAPITRE 3

Etre heureux. Et rendre heureux. Telle devrait être la devise de tout éducateur : parents, maîtres, professeurs... Mais il est tellement plus simple de décréter qu'un enfant est « paresseux » quand il n'a pas de bons résultats scolaires, que d'étudier les causes de son attitude.

Cinquante ans se sont déjà écoulés depuis mes graves mésaventures scolaires de petite fille. C'est beaucoup ! Et pourtant cette période de malheur n'est pas effacée de ma mémoire.

C'était pendant la dernière guerre mondiale. J'avais huit ans. Ma mère m'avait gardée en Bretagne auprès d'elle deux ans, sous des bombardements incessants. Je dormais toutes les nuits sur un matelas posé sur le sol de la cave. De Lorient il ne restait plus que quelques maisons et beaucoup de pierres. Ma mère ne pouvait pas quitter la région car elle était réquisitionnée par l'Electricité de la Basse Loire, c'était son « gagne-pain »... et le mien. Puis nous nous étions réfugiées à Hennebont, situé à dix kilomètres de là. Mêmes bombardements sur Hennebont. Les alliés déversaient leurs bombes sur cette région de la Bretagne pour donner l'impression aux Allemands qu'ils débarqueraient ensuite à cet endroit. Le résultat pour la population civile fut terrible. Je n'avais plus que ma mère. Et elle et moi fûmes déclarées mortes, (mais oui !) durant sept ans, par la Croix Rouge ! C'était logique : nous étions les dernières à quitter les villes rasées. Ma mère n'était pas « brave ». Elle était téméraire ! Mais tout de même un jour, après un bombardement durant lequel le ciel d'Hennebont était embrasé (quel superbe feu d'artifice ! je

le voyais en jetant un coup d'œil craintif sur le côté, de temps en temps, car j'ai passé tout une nuit derrière une armoire !), ma mère décida de m'envoyer avec ma grand'mère chez ma tante à Paris.

Ce changement de lieu, et de vie, signifiait pour moi la reprise de ma scolarité, interrompue en grande partie par les événements historiques. Je fus inscrite dans l'école la plus proche.

Je n'avais plus ni père ni mère ; seulement une tante bien gentille, mais très attentive à son fils et peu à moi, et une grand'mère très pittoresque mais égocentrique et de caractère exigeant et difficile. De plus je venais de la campagne. Les pins me manquaient et surtout les animaux : les chiens, les chats et même les vaches ! Je cherchais désespérément, dans les rues, des chats à caresser. Le dimanche, ma tante, pleine de bonne volonté, nous « sortait » mon cousin et moi. Cela signifiait visiter des musées. Car l'entrée y était gratuite et l'on n'y craignait pas la pluie ! Moi je rêvais des landes à bruyère, des pinèdes embaumées, des courses en liberté dans la nature. Aussi, je boudais !

A l'école, ce fut une catastrophe. La maîtresse devait y parler une langue aussi étrange et barbare que l'hébreu. Car je ne la comprenais pas. Pas plus que je ne comprenais cette histoire interminable de baignoires qui fuient, de trains qui se croisent sans cesse (qu'en avais-je à faire !), qui donnait lieu à de multiples problèmes. Je ne prêtais guère plus d'attention aux règles de grammaire ou aux dictées. Chaque matin, alors que les autres rentraient chez elles pour déjeuner, ma maîtresse, débordante, hélas, de conscience professionnelle (mal comprise !) me faisait faire le travail que je n'avais même pas essayé de réaliser. Et c'était de nouveau des fuites d'eau dont il fallait calcu-

ler l'importance, des mots de vocabulaire à copier sans fautes... Je ne faisais rien ! Mon porte-plume restait dans ma main sans bouger. Je me disais : « A un moment donné elle ira au moins manger un sandwich, et je serai tranquille ! ». J'attendais donc avec une patience infinie. Je devais ressembler aux chiens à cette époque. Seuls les chiens sont capables de cette patience à toute épreuve, sans bouger. Au bout d'un temps qui me semblait très long, mais que je laissais s'écouler résignée, la maîtresse « m'expliquait » ce que « je n'avais pas compris ». J'attendais poliment la fin de ses démonstrations ou de ses discours et... je n'en entendais pas un mot. J'étais... ailleurs !

J'avais pourtant pour amie Thérèse, la première de la classe. Un jour, invitée chez elle, je la vis ouvrir son livre de sciences naturelles pour apprendre la leçon que nous devions réciter le lendemain. Pour une fois j'ai lu moi aussi cette leçon. Comment pouvait-elle retenir une suite de mots qui n'avaient pas de sens ? Il s'agissait, je m'en souviens, de l'étude d'une feuille d'arbre. Comme j'aimais les feuilles des grands chênes ! Mais seul le titre de la leçon évoquait une réalité pour moi ; au bout de quelques minutes ma camarade savait sa leçon, moi je ne risquais pas d'avoir retenu quoi que ce soit. J'avais parcouru des yeux des lignes sans aucune signification. J'ai pris alors plus ou moins conscience de l'abîme qui nous séparait elle et moi : elle était comme tout le monde ; j'appartenais, moi, à un autre monde. Aucune communication vraie entre les deux, si ce n'est les livres qu'elle me prêtait avec gentillesse et que je dévorais avec délices, comme tous les romans que l'on m'offrait ou que j'arrivais à mendier, voire à voler à droite ou à gauche pour les remettre ensuite à leur place. Car si je ne comprenais pas les maths, les sciences ou la géographie, par contre j'entrais de plain pied dans tous les univers romanesques. Même ceux qui

n'étaient pas vraiment de mon âge. A huit ans j'avais déjà lu quatre-vingts grands romans, dont certains m'ont marquée pour la vie ; marquée en bien. Ils m'ont appris à trouver du bonheur dans la vie, contrairement à une maîtresse ou à ma famille qui ne faisaient, en me culpabilisant pour mes mauvaises notes, que creuser davantage le fossé qui me séparait du monde des adultes. C'est ainsi que je me souviens très bien de mon admiration à la lecture de Mes Prisons, livre traduit d'un auteur italien, Silvio de Pellico. L'auteur y décrivait les dures années qu'il avait passées en prison, quoique innocent, et expliquait comment il avait réussi malgré tout, à y trouver une forme de bonheur, dans la réflexion et la méditation. C'est un sujet bien austère pour une petite fille de huit ans, surtout pour une enfant que l'on considère comme paresseuse et un peu stupide. Et pourtant j'ai lu plusieurs fois cet ouvrage et j'y ai puisé du courage. C'est ainsi que, à cet âge, que l'on dit « tendre », j'avais déjà toute une philosophie : « Ce qui arrivera plus tard, me disais-je, n'a aucune importance pour moi, car je serai morte avant de devenir adulte. Et maintenant je dois me considérer comme heureuse puisque j'ai à manger à ma faim, je peux dormir, et quand je n'ai pas de livres dans les mains, je peux me raconter de belles histoires ». Car des « histoires », je ne cessais pas de m'en raconter. Je me voyais dans une belle maison en Provence (J'avais lu Le Potier de Provence et la description des paysages m'avait fait rêver), mère de famille de cinq enfants, avec un mari très beau, grand et blond, et surtout merveilleux. Et le soleil inondait la maison et mon cœur... alors que je souffrais du froid chez moi avec un mauvais poêle qui faisait tant de fumée qu'on était obligé d'ouvrir les fenêtres en plein hiver. Chaleur du corps, chaleur du cœur ! Quel bonheur pour moi en ces quelques mots ! Pourquoi aurais-je prêté attention à la triste réalité ?

Et bien sûr pendant ce temps-là, quand, entre deux maladies, vraies ou inventées, je revenais à l'école, j'accumulais les zéros, avec une parfaite indifférence apparente.

— « Si tu avais appris ta leçon de géographie hier soir, au lieu de jouer aux “petits chevaux” avec ton cousin tu n'aurais pas obtenu un zéro ! »

— « Mais si, ma petite tante, pensais-je en moi-même » (sans rien dire bien sûr) « et je n'aurais pas passé un bon moment ! »

En somme je me défendais pour pratiquer seule l'art du bonheur, ou plutôt d'un « semblant » de bonheur. Car je n'avais de réconfort que celui que je me procurais moi-même. Les adultes ne faisaient rien d'autre que me culpabiliser. J'étais « différente » des autres. Quelle personne « raisonnable » aurait pu me le pardonner ? Et l'enfant sent ce rejet dû à la « différence ».

Le philosophe Alain a dit, avant moi, qu'« on devrait apprendre aux enfants », à l'école « l'art d'être heureux ». Mais son « art d'être heureux » ne peut être efficace que pour des enfants qui font partie de la « norme », qui sont semblables aux autres par leurs conditions matérielle, sociale, familiale... Pour lui, apprendre aux enfants l'art d'être heureux, revient à leur faire distinguer les petites misères des grands malheurs. Il voudrait qu'on apprenne aux enfants à ne pas se laisser décourager par des petits incidents, voire des petits malheurs. Mais les enfants vivent quelquefois dans un monde qui n'est que malheur. A ceux-là ne faut-il rien leur apprendre ? Quand un enfant se trouve coupé du reste du monde parce qu'il n'a ni père ni mère (même si cela ne doit durer que quelques années : une année c'est pour un enfant comme une éternité) qu'il a

froid, qu'il ne comprend en rien le monde matériel qui l'entoure ni les autres enfants, ni les adultes, n'est-ce pas la misère absolue ?

Sans aller jusque là beaucoup d'enfants souffrent tant, qu'ils se sentent incompris de leur entourage, et surtout leur entourage scolaire. Est-ce en les déclarant « paresseux » ou « marginaux » qu'on prétend les intégrer ? Ne faut-il pas, avant de vouloir exiger d'eux de bons résultats scolaires, s'intéresser de près à leur monde à eux, pour les y rejoindre et pouvoir communiquer avec eux ?

J'ai « redoublé » deux classes à l'école primaire. Certes, mes multiples absences, dues aux bombardements et à ma mauvaise santé auraient pu expliquer cela. Pourtant ces redoublements ne m'ont été profitables en rien. De l'école primaire je n'ai retenu que de belles « récitations » que j'avais plaisir à apprendre et de belles « rédactions » que j'écrivais et que l'on lisait ensuite à toute la classe (mais je n'en étais pas fière pour autant ; j'étais si « nulle » par ailleurs !). En fait ce qui m'a permis d'aborder l'enseignement secondaire dans de bonnes conditions c'est d'abord mon année d'avance à l'entrée à l'école primaire (ma mère m'avait appris toute petite à lire et écrire), et surtout ce que j'ai retiré de mes lectures, de mes rêveries et de mes réflexions. De mes heures de cours il ne me reste rien ! et pourtant, dès que mes conditions de vie se sont améliorées, après le retour de ma mère auprès de moi, je fus une brillante élève. Je le devais à mon goût pour la lecture et pour la réflexion personnelle. Personne durant mes études primaires ne m'a appris quoi que ce soit d'utile, et surtout pas quoi que ce soit qui puisse me rendre heureuse dans la vie !